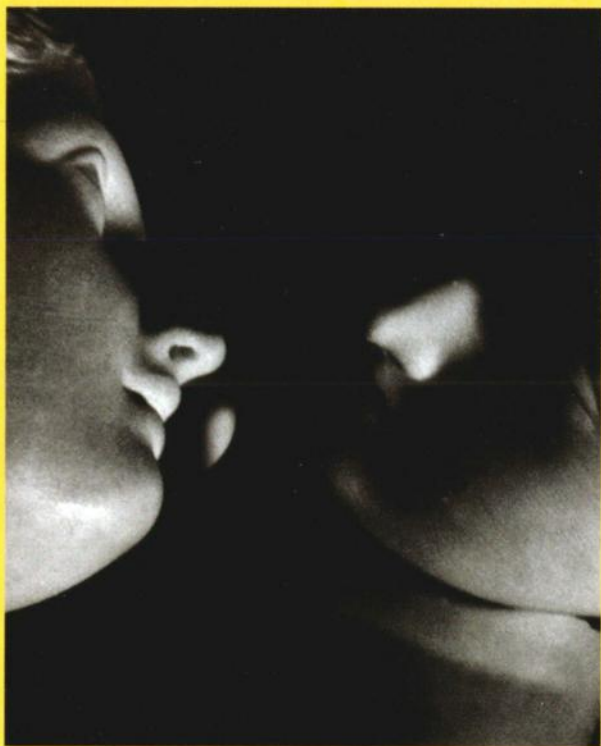


# POMMIER

## L'ORDRE SEXUEL



Champs

---

Flammarion

Extrait de la publication

# GÉRARD POMMIER

## L'ORDRE SEXUEL

Il existe un agencement du désir sexuel. Il s'impose à chacun, qui y répond comme il le peut sans savoir d'où vient cette force ni ce qu'elle doit à l'amour. N'est-il pas accablant de constater que les désirs les plus profonds, qui sembleraient les plus aisés à satisfaire, parce qu'ils rencontrent presque toujours leur complice, paraissent la plupart du temps s'empêtrer dans leur propre mouvement et laisser, sinon dans l'insatisfaction, du moins dans une attente indéfiniment reconduite ?

*Gérard Pommier est psychanalyste. Il enseigne actuellement à l'Université Européenne de la Recherche. Il a notamment publié Du bon usage érotique de la colère, Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot », 1994.*

Couverture :  
Canova, *Psyché ranimée par le baiser de l'Amour*,  
Paris, Musée du Louvre.  
Photo Paule Muxel/Bertrand Desollier/  
Musée du Louvre/Polaroïd.  
© R.M.N.



9 782080 813237

Extrait de la publication

Catégorie E

FH 1323

# L'ORDRE SEXUEL

## DU MÊME AUTEUR

*Du bon usage érotique de la colère*, Aubier, « La psychanalyse prise au mot », 1994.

*Louis du néant. La mélancolie d'Althusser*, Aubier, « Psychanalyse », 1998.

*Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, 2004.

## DANS LA COLLECTION CHAMPS

*Le Dénouement d'une analyse.*

*Freud apolitique?*

*L'Ordre sexuel.*

**GÉRARD POMMIER**

# **L'ORDRE SEXUEL**

**FLAMMARION**  
Extrait de la publication

© Éditions Aubier, 1989  
© Flammarion, 1995, pour cette édition  
ISBN : 978-2-08-127131-9

## INTRODUCTION

Le désir n'est-il pas fantasque? N'échappe-t-il pas presque complètement à celui qu'il habite, qui, s'il ne s'efforce pas — en vain — d'éconduire cet hôte exigeant, tentera — laborieusement — de lui subordonner son vouloir? Un désordre profond et une activité imprévisible devraient en résulter. Et pourtant rien de moins fantaisiste que la sexualité.

Un regard superficiel jeté sur une foule, par exemple un dimanche après-midi, montrera avec constance que l'appariement, qui plus est du masculin avec le féminin, forme la règle majoritaire. Ceux qui échappent à ce choix n'en seront pas moins accouplés selon les affinités qui leur sont propres, et quand ils ne sont appariés ni de cette façon ni de cette autre, la plupart des solitaires semblent vouloir mettre fin au plus tôt à cet état. Une force puissante pousse le commun des mortels à marcher deux par deux, non sans monotonie, et bien peu paraissent vouloir se soustraire à ce destin.

En intitulant cet essai « *Ordre Sexuel* », je cherche à évoquer cette force: une puissance aussi implacable que celle d'une armée ou d'une société secrète décidée à faire aboutir ses objectifs en toutes circonstances.

Cependant, cette poussée aussi ordonnée que violente semble porter en elle une force contraire. Alors que, dans la culture ambiante, tout y invite avec constance, que ce soit les films, les livres, ou les chansons, un obstacle puissant semble s'opposer à la jouissance. Tout se passe comme si chacun y pensait avec persévérance et ne s'en précipitait pas

moins aussitôt vers d'autres activités, réservant à plus tard l'assouvissement d'un désir, dont les exigences n'en continueront pas moins d'occuper la pensée. Comment s'expliquer que ce qui semble le plus ardemment souhaité soit si difficile à satisfaire, et que les perversions les plus libertines s'avèrent aussi tristement réglementées par leurs amateurs, que, par exemple les normes de l'échange exogamique dans les tribus Bororos?

Pendant certaines périodes historiques, cet empêchement pesant sur la sexualité a été magnifié et considéré comme un idéal de vie, ou une ascèse. C'est le cas de l'amour courtois dont l'intérêt dépasse celui que l'on peut porter à l'érotique particulière d'une époque, celle du Moyen-Age. Cette modalité de l'amour ne compose-t-elle pas en effet notre moyen-âge le plus quotidien, puisque c'est tous les jours que notre relation au désir est décalée par rapport à notre sexualité effective? En ce sens, le commerce que les hommes et les femmes entretiennent est le plus souvent courtois, en dépit de quelques incartades qui restent peu de chose, si on les compare aux désirs dans lesquels ils sont immergés.

On a pu écrire que la Dame de l'amour courtois était celle du seigneur, interdisant à l'amant de l'approcher. On peut dire aussi que ce qui maintient l'essentiel de la relation des hommes aux femmes dans la courtoisie est le respect des convenances et la crainte des tabous sociaux, ou plus brutalement la peur du gendarme. Cependant, tout semble montrer que lorsque le seuil de permissivité sexuelle d'une société s'accroît, le niveau de la courtoisie ne baisse nullement, bien au contraire.

Ce que le désir réalise est sans commune mesure avec ce dont il rêve. Pourtant, tout ne se prépare-t-il pas pour lui ouvrir la voie? La plupart des femmes cherchent à plaire, et les hommes les regardent comme s'ils ne pensaient qu'à ça — ce qui est d'ailleurs le cas. Et pourtant, ils se confinent plutôt dans l'irrelation que dans l'érotisme. C'est la démesure du désir qui se maintient dans ce suspens.

Il est banal de constater l'existence d'un clivage entre la sexualité et les autres activités, y compris inconscientes, qui travestissent le désir, au point de ne le laisser subsister que



dans le seul déguisement. Ce clivage est universel, et toutes les civilisations en témoignent. Il fait valoir ses droits à tous les moments de la vie quotidienne. Pendant la vie éveillée, un sentiment aussi constant que la pudeur le manifeste, et au plus profond des rêves il vient masquer l'expression des souhaits les plus anodins, sinon les plus innocents. Ce clivage est différent du refoulement, puisque la plupart du temps chacun est conscient de ce qui l'agite et de ses intérêts érotiques (cachés), alors qu'il ignore la cause de ses symptômes (refoulée). Le clivage de la vie sexuelle se distingue donc du symptôme et, usuellement, nul ne songe à établir un lien entre ces deux ordres de manifestations.

Avant l'invention de la psychanalyse, qui aurait pu imaginer une relation entre les productions de l'inconscient, les symptômes, et la vie sexuelle ? Il paraît tout d'abord n'y en avoir aucune, et l'hétérogénéité la plus complète semble caractériser d'une part un phénomène comme une migraine ou un ulcère à l'estomac, et d'autre part les aléas de l'amour. Un siècle après la découverte de la psychanalyse, cependant, chacun est en mesure d'envisager une telle relation — tout du moins lorsque cela ne le concerne pas trop directement. Un névrosé devine souvent que ses symptômes viennent à la place de l'activité sexuelle débridée qu'il aurait si son désir ne lui faisait pas aussi peur, et c'est pourquoi il préfère être malade plutôt que de faire face à cet enfer (qui n'est pas remboursé par la sécurité sociale). Le symptôme fait tampon aux exigences de la vie sexuelle, il les amortit. Comme Freud a pu le faire remarquer, la civilisation la plus avancée risque d'aller vers sa propre fin par défaut de reproduction, lorsque la conversion du symptôme répudie l'érotique en croyant éradiquer seulement sa sœur, la perversion.

Cependant, pourquoi le traitement du symptôme devrait-il résoudre en retour le problème du désir dont il procède ? Que le symptôme disparaisse ou devienne simplement supportable, n'implique aucunement que la difficulté qui a présidé à sa naissance ait miraculeusement disparu.

Ne convient-il pas de réfléchir alors à l'efficacité de la psychanalyse en ce domaine, où elle paraît n'être que de peu de secours, puisque son effet est principalement centré

sur les conséquences symptomatiques du désir? Pourra-t-elle offrir une issue aux impasses de l'amour? Le clivage ne va-t-il pas au contraire empirer, puisque l'analyse est supposée rendre la névrose habitable? Si elle permet d'aménager le symptôme, n'aménage-t-elle pas aussi une relative absence de vie sexuelle?

L'effet de la psychanalyse sur la vie amoureuse mérite donc d'être interrogé. Il est vrai que la perspective de son relatif endormissement est parfois envisagée avec soulagement par la plupart des névrosés, qui considèrent non sans motifs leurs expériences sexuelles comme des épisodes qui, une fois passé un premier temps d'euphorie, ont été souvent traumatisants. Il peuvent reconnaître en ce point le lien qui existe entre sexualité et perversion, et considérer le désir sexuel comme ce qui peut leur arriver de plus fatigant, sinon de pire. Un pire qui les tente et les fascine — côté nocturne — mais dont ils peuvent déclarer vouloir se garder, lorsqu'ils tiennent une conversation raisonnable.

Préférence est ainsi accordée au symptôme. L'essentiel des résistances au progrès de l'analyse, le vissage indéracifiable de la névrose, tiennent à cette résistance au pire que représentent les aléas de la vie amoureuse. En ce sens, les difficultés auxquelles se heurte la guérison sont proportionnelles à ce que le désir comporte d'exténuant.

La « résistance thérapeutique négative » n'est-elle pas causée par une jouissance du symptôme, si ce dernier tient lieu de plaisir sexuel? S'il en va ainsi, cette jouissance est un sérieux handicap et une source de souffrance, qui entrave en retour le désir lui-même. La jeune femme qui se plaint de maux de tête plutôt que de satisfaire aux exigences de son époux, met en évidence le rôle défensif de la souffrance. « Avoir mal à la tête » correspond sans doute à un désir névrotique, mais ce dernier s'oppose au désir sexuel et à ce qu'il comporte de perversité: il évite par exemple d'avoir à penser, pour pouvoir jouir, à une scène d'humiliation relevant du masochisme. Le symptôme protège, il sert non seulement de refuge, mais aussi bien de substitut: lorsqu'un homme ou une femme n'ont pas de partenaire, le symptôme ne leur tient-il pas lieu de sexualité? « Puisque rien ne se passe ce soir, j'ai mal à la tête ».

Cette modalité du symptôme pose un problème lorsqu'une demande d'analyse succède à des contrariétés de la vie amoureuse, et qu'un symptôme se présente dans ces difficultés momentanées. Pour qu'une analyse commence dans de telles conditions, sans doute faut-il déjà distinguer la part de la névrose, et la part de ce que Freud appelait la « névrose actuelle », c'est-à-dire les désordres engendrés par des problèmes immédiats de la sexualité. Si « névrose actuelle » veut seulement dire qu'il se présente des symptômes à l'occasion des failles de la vie amoureuse, comment peut-on opposer cette « actualité » à la névrose proprement dite ?

On pensera d'abord que l'actualité va s'opposer au passé : le névrosé ne sera-t-il pas celui qui a pris de mauvaises habitudes quand il était petit, et qui les a gardées ? Ses symptômes auront ainsi la particularité de témoigner pour son enfance. Pourtant, à faire une telle hypothèse, rien n'indiquera encore en quoi ces mauvaises habitudes concernent « l'ordre sexuel », et cela si radicalement que le choix du sexe lui-même semble en dépendre.

Une nouvelle question se trouve alors posée. En effet, si dans un premier temps, on peut montrer une articulation entre le symptôme et les ratés de la sexualité, et si l'on cherche à déterminer quel est le point d'ancrage de ce symptôme, ne va-t-on pas devoir interroger le moment où, en accord avec son anatomie ou contre elle, un sujet choisit son genre ?

La nature semble avoir déjà décidé du sexe, et pourtant, la relation symbolique aux ascendants ne manquera pas d'infléchir l'anatomie, jusqu'à la subvertir parfois complètement. Si bien que la détermination signifiante se montre décisive : certains prennent l'habitude d'être du côté des garçons et d'autres celle d'être du côté des filles. Comment ce que demande la famille, consciemment ou inconsciemment, peut-elle avoir une influence dont l'effet se fera sentir jusqu'à l'élection du sexe, sinon parce qu'il existe, du côté parental, une préférence signifiée à l'enfant, entre ce qui serait un bon sexe, et un Autre sexe ?

Le désir d'avoir un enfant peut être également partagé par un père et par une mère, et, leur souhait concernant son

sexe peut varier. Cependant, quel que soit le vœu conscient et qu'il soit renié ou accepté, le désir d'enfant ne répond il pas, du côté maternel, à l'envie du pénis ? N'est-ce-pas alors le sexe masculin qui sera en ce sens privilégié ? Sans doute une mère peut-elle préférer de beaucoup avoir une fille, il n'empêche qu'elle pourra attendre d'elle un phallicisme égal ou supérieur à celui d'un garçon. Et lorsque tel n'est pas le cas, sa fille devra quand même répondre de ce pourquoi elle a été attendue. Si l'équivalence posée par Freud entre le désir d'enfant et l'envie du pénis est vraie, alors n'est-ce pas l'insigne phallique qui déterminera un « bon » sexe, quelles que soient les préférences affichées ? Ainsi, du point de vue de la demande maternelle, la position masculine, même si elle n'est pas préférée, ne sera-t-elle pas plus facile ? N'est-il pas plus aisé de débiter dans le rôle du bon garçon ?

Une fille peut, elle aussi, commencer par être un bon garçon, et c'est d'ailleurs ce qu'elle fait toujours. C'est pourquoi le phallus est le seul symbole qui compte pour les deux genres. Cependant, en tant que fille, elle sera d'abord une mauvaise fille. En effet, si elle commence tout comme son frère, par montrer sa valeur phallique, elle entrera comme lui dans un rapport d'amour, de service et de dette vis-à-vis de sa mère : elle se sentira tenue de répondre à la demande maternelle en lui donnant le phallus. Il est vrai que la nature semble la désavantager pour remplir cet office. Cependant, l'insuffisance anatomique reste un détail et n'apparaîtra comme un handicap que lorsque sa mère lui fera remarquer, parfois avec constance, son incapacité à la satisfaire, et, pour tout dire, sa nullité de n'importe quel point de vue.

Alors qu'elle doit fournir un travail intense, une jeune analysante rencontre inopinément de grandes difficultés de lecture. Elle comprend ce qu'elle lit mais les mots manquent de sens, et lorsqu'elle reprend à nouveau le texte, la répétition ne fait qu'augmenter une impression de « platitude » angoissante. Alors qu'elle se demande comment elle va pouvoir surmonter cet obstacle, elle se souvient brusquement qu'au moment où elle a commencé ses études supérieures, sa sœur — moins douée qu'elle — lui

avait fait remarquer qu'il ne lui servirait à rien de lire autant. Elle se met alors à rire, sans que je comprenne ce qui pouvait bien l'amuser dans l'évocation d'une rivalité plutôt désagréable. Ce n'est qu'à la séance suivante qu'elle me confiera le motif de son hilarité. C'est que la masturbation accompagnait souvent ses lectures. L'onanisme permet d'entrevoir l'origine de sa difficulté actuelle, surtout parce que le souvenir lui en est venu alors qu'elle évoquait une rivalité dont l'enjeu est l'amour maternel. La masturbation et l'absence de sens, la « platitude » de la lecture ne sont-elles pas ainsi liées ? Elle est réveillée, la nuit même, par un cauchemar. Il en va ainsi fréquemment depuis son enfance, où elle se réveillait souvent en criant. Mais cette fois-ci, elle se souvient du contenu de son rêve : il s'agissait de dresser un serpent, et sa mère lui offrait un livre, lui indiquant de quelle manière elle devait le dresser. L'éclair cauchemardesque du rêve l'éveille lorsqu'elle se trouve face à l'animal qu'elle ne sait comment maîtriser, et qu'en même temps elle doit lire les commandements maternels.

Ainsi, lire lui a-t-il bien offert un avantage dans la rivalité, et l'onanisme donne la mesure de ce gain de jouissance. Grâce aux lettres, la chose « dressée » rend ses comptes à l'amour, mais demeure aussi indomptable que celle qui la commande. Cauchemar dont l'horreur « aplatisse » l'écriture jusqu'à la vider de son sens. Une mère réclame la chose, qui échappe au pouvoir de sa fille. N'en demeurera-t-elle pas insatisfaite, et ne continuera-t-elle pas à faire pression sur son enfant dans cette mesure ?

Toutefois, ce n'est pas toujours le cas. De nombreuses mères considèrent que leurs filles leur donnent toute satisfaction phallique et elles le leur font savoir par leurs manifestations d'affections. Et pourtant, une fille restera toujours d'abord une mauvaise fille : en effet, l'obligation d'être phallique pour l'amour de sa mère est non seulement une aliénation pesante, mais de plus, cette charge laisse en dette celle qui s'y emploie : jamais le phallicisme de l'enfant, fille ou garçon, ne sera assez grand pour satisfaire ce qu'il y a d'insatiable dans la demande maternelle.

Un garçon peut se dégager de cette créance en imitant son père, en s'engageant dans l'action et en portant son

nom. Si une fille prend elle aussi cette voie, elle y réussira avec autant de bonheur que son frère. Mais ne risque-t-elle pas alors de mettre en danger sa féminité? Au même titre qu'un homme, elle peut faire une œuvre afin de solder son dû, mais contrairement à un homme, elle s'expose à prendre en même temps en horreur son propre nom, parce qu'elle peut craindre de se situer ainsi du même côté que les hommes, lorsqu'ils prennent le nom de leur père. Elle retombera alors dans l'espace maternel, sur un territoire où sa dette grandit, accroissement qui fait d'elle une mauvaise fille, jamais à la hauteur de ce que l'amour de sa mère lui a réclamé.

Une fille est ainsi plus endettée qu'un garçon vis-à-vis de sa mère, et c'est pourquoi le lien qui l'attache à elle se montre parfois indéfectible. Son frère, même s'il tourne mal, aura d'abord été un bon garçon, et cette injustice est sans doute à la source de la réparation que la plupart des femmes semblent se sentir en droit d'exiger de la part des hommes, les amenant à considérer comme légitimes les cadeaux et les avantages qui peuvent leur être accordés, ou qu'elles peuvent exiger.

Il paraît presque impossible qu'un enfant ne réponde pas à la demande maternelle, puisque c'est elle qui l'a amené à l'Être et lui a donné sa place. Il semble indéfectiblement aliéné, voire identifié à ce qui manque à l'Autre, c'est à dire au phallus. Il ne peut espérer en réchapper, car en fuyant, il s'identifiera aussi à ce qui manque. La fuite précipite celui qui tente de s'échapper vers ce qu'il cherche à éviter. De même que celui qui croit s'esquiver par une porte dont il ne voit que le reflet, se heurte au miroir avec toute la violence de son propre élan, de même, plus la fuite est brutale, plus le piège se referme avec force: lorsqu'un enfant refuse la nourriture maternelle, il cherche à s'opposer à la conséquence aliénante de l'amour. Mais l'amour l'aliénera aussi violemment s'il reste bouche close devant son assiette. Une fois la demande de la mère formulée, il n'aura plus d'échappatoire.

Cependant le fait de refuser lui accorde une sorte de dignité, et lorsqu'il ne le fait pas consciemment, un symptôme, même douloureux (par exemple le vomissement)

pourra avoir la même fonction. Il souffrira peut-être, et déclenchera chez sa mère une angoisse en proportion, mais cette voie du mal sera pour lui celle de la liberté. Voie libre qui consiste à choisir d'être un mauvais garçon, ou une mauvaise fille. L'élection de son sexe par le garçon l'amènera à être un mauvais garçon lorsque ses liens à la dette maternelle seront distendus, et une fille fera elle aussi un progrès, non pas si elle devient une mauvaise fille — elle l'est déjà — mais si elle le choisit.

Le refus de l'aliénation est ce mal, signifié d'abord par le coup d'arrêt porté par le symptôme, et au delà de lui, par tout ce qui dit non. Choisir la voie du mal veut dire affronter la privation d'amour. Cela peut être, par exemple, outre la mauvaise conduite, toujours excusable dans le jeune âge, l'élection précoce d'une vocation d'artiste, d'aventurier, ou de gangster. Ces choix ne sont-ils pas équivalents, sinon dans le lien social, du moins dans la proximité du mal ? Refuser d'être docteur, ou infirmière ou notaire, et préférer être un artiste, une danseuse nue, un comédien, un explorateur, un guerrier, un poète, un écrivain. Refuser, et plus encore, persévérer sournoisement dans son choix, écrire sur des cahiers cachés, préparer des plans d'attaque et d'exploration, danser déguisée devant la glace, la porte soigneusement fermée. Pire enfin, réussir et connaître le succès dans la voie du mal, pour la plus grande honte de la famille.

C'est ainsi que, certains analysants ayant parfaitement réussi leur vocation artistique, et dont la renommée est consacrée, continuent d'être considérés comme des traîne ruisseau par leur famille. L'un d'entre eux a reçu longtemps et régulièrement des chèques que lui envoyait sa mère, persuadée qu'elle semblait être que son enfant n'arrivait pas à boucler ses fins de mois. La fonction de cet argent était d'autant plus patente qu'il était envoyé en cachette du père : il rappelait à l'enfant son démerite, et lui soulignait que, quels que soient ses succès, il n'avait pas répondu à la demande maternelle et manquait de valeur (donc d'argent, même s'il était riche). Ce cadeau empoisonné a fait sombrer chaque fois celui qui le recevait dans une dépression dont il ignorait l'origine. Jusqu'au moment où le travail analytique l'amena, non pas à refuser ces dons — ce dont il aurait été

incapable — mais à faire en sorte que son père soit informé de ces envois, qui se raréfient et s'interrompent alors. Même si sa mère ne lui rappelle ses torts qu'en lui faisant part de ses maladies et des misères de l'âge, il lui reste maintenant à supporter son état de mauvais garçon, qui plus est en bonne santé, sans la circonstance atténuante de la dépression.

La voie du mal se définit donc moins par la valeur intrinsèque des choix, que par le moment d'affrontement douloureux où il faut se passer de l'amour maternel. Une fois passé ce cap, le mauvais garçon et la mauvaise fille sont lancés dans la vie. Est-ce à dire que les déplorables habitudes qu'ils ont prises en refusant d'être des anges, contre l'avis de leur mère, et en choisissant leur sexe, vont se perpétuer? Ne vont-elles pas perdurer, et ce qui s'est tenu si longtemps dans le secret ne va-t-il pas continuer de faire valoir ses droits par les mêmes voies, souvent marquées des travers qu'une longue habitude de la clandestinité a développés?

Le mal, la douleur du symptôme, continuera ainsi de séparer le sujet de sa jouissance. N'y a-t-il donc pas moyen de lever cette barrière, dont l'imposition semble aussi puissante que ce qui cherche à la forcer? N'est-il pas accablant de constater que les désirs les plus profonds, qui sembleraient les plus aisés à satisfaire, parce qu'ils rencontrent presque toujours leur complice, paraissent la plupart du temps s'empêtrer dans leur propre mouvement et laisser, sinon dans l'insatisfaction, du moins dans une attente indéfiniment reconduite?

Lorsque l'ange choisit son sexe contre le souhait de sa mère, il choisit le mal, qui lui reste en travers de l'action sous la forme du symptôme. Ne retrouvons-nous pas ici le fait premier que nous avons évoqué, et que chacun peut constater? On aura ainsi emprunté un raccourci: il donne l'intuition qu'un fait aussi massif que le clivage de la vie sexuelle résulte d'une lutte tôt engagée contre l'aliénation, et que de son issue dépend un certain ordonnancement. L'« Ordre » ne vient pas d'un commandement extérieur, mais il concerne seulement l'agencement — certes coercitif — qui se déduit d'une place et impose ses règles par rapport



à elle. Cette place est celle d'un sujet qui se désigne d'une certaine façon par un nom, et en fonction d'un symbole — celui du phallus, régissant le choix du genre. « Phallus et Nom » apparaissent alors comme les notions qui vont permettre d'introduire les déterminations de cet ordre sexuel.

Il existe un agencement du désir sexuel. Il s'impose à chacun, qui y répond, comme il le peut, avec plus ou moins d'allant, sans savoir d'où vient cette force. Il le fait, tout en ignorant ce que cette puissance doit à l'amour.

C'est l'écart entre l'amour et l'ignorance que nous en avons, qui fait la force de cet ordre, auquel nous serons soumis avant même de nous être rendu compte qu'il s'imposait à nous.

Dans la *Genèse d'un cas d'homosexualité féminine*, Freud s'étonne de la méconnaissance des êtres humains concernant leur vie amoureuse: « je trouve étonnant que les hommes puissent accomplir des fragments si importants et si significatifs de leur vie amoureuse sans en remarquer grand-chose, parfois même sans en avoir le moindre soupçon, ou que lorsque la chose parvient à leur conscience, ils se trompent si radicalement dans le jugement qu'ils portent sur elle ». Ce qui le frappe concerne le temps de latence qui existe entre un événement grave de la vie amoureuse, méconnu, et le moment où un symptôme en rappelle l'existence. Le fait d'aimer et le savoir concernant cet amour sont dissociés. Entre trauma et symptôme, entre amour et savoir, notre conscience retarde. La douleur du symptôme, si elle survient, rend compte de ce délai qui s'écrit dans l'après coup du trauma.

Pourquoi sommes nous donc dans l'ignorance de ce trauma, méconnaissance à l'abri de laquelle notre vie s'ordonne d'un commandement sans voix? C'est parce que nous aimons que nous ne voulons rien savoir de ce que l'amour comporte de traumatisant, et que nous obéissons, sans savoir à quoi. Nous ignorons le trauma pour préserver notre amour, et cette méconnaissance resurgit quelque temps plus tard sous la forme du symptôme (c'est-à-dire d'une certaine présentation de savoir).

Le traumatisme de l'amour, nous l'avons toujours connu ;

ne l'avons-nous pas découvert lors de notre premier amour, où il nous a fallu répondre au « rien » de la demande maternelle, et surmonter ce néant pour exister? Le silence fait sur cette première rencontre est-il autre chose que le refoulement? Et en a-t-il été autrement pour notre deuxième amour, celui qui s'est adressé à un père pour nous dégager du premier? N'est-il pas, lui aussi, traumatisant?

Le lien consubstantiel de l'amour et du trauma nous fait ignorer la souffrance au moment où elle nous atteint. C'est sur le savoir concernant le traumatisme de l'amour que porte le refoulement.

Dans le cas d'homosexualité féminine décrit par Freud, la jeune fille subit un traumatisme violent le jour où sa mère se retrouve enceinte, alors que c'est elle qui voulait avoir un enfant. Sous le choc, elle se désiste de sa féminité, qui ne l'a pas servie auprès de son père. Comme lui, elle se met à aimer les femmes. Passion homosexuelle peut-être folle, ou immorale si l'on veut, mais ce choix lui permet de ne rien savoir, de ne pas être malade, grâce à sa nouvelle identité. Tout se passe comme si, pour préserver l'amour malgré le trauma, toute une mécanique de la vie sexuelle, de ses choix comme de ses fonctionnements, se mettait en place.

N'en va-t-il pas toujours ainsi pour ce qui concerne l'identité sexuelle et le choix d'objet, tels qu'ils commandent l'érotisme: dans le silence qui s'étend, pour préserver l'amour malgré la force du trauma, c'est toute une pantomime de la vie amoureuse qui se déploie, s'accomplissant comme si le choc n'avait pas eu lieu. C'est une mécanique sans équivoque, presque comportementale, puisqu'elle est encore sans souffrance et sans symptôme, qui se met alors en place. Il faudra donc questionner, à partir de l'identité sexuelle, la spécificité du désir masculin et féminin, et son rapport à la névrose. De plus, si la vie amoureuse est réglée par un ordre qui tire sa puissance du silence maintenu sur le trauma, ne faudra-t-il pas s'interroger une nouvelle fois sur l'efficacité de la psychanalyse à son égard? Enfin, et rétroactivement à ces interrogations, n'est-ce pas l'agencement de la jouissance que l'on pourra questionner?

## **I. LE PHALLUS ET LE NOM**



## TABLE DES MATIÈRES

Introduction .....	7
<b>I. LE PHALLUS ET LE NOM</b>	
1. Le nom et le féminin .....	21
2. Que veut une femme? Qu'est-ce que la virilité? .....	41
3. La méprise de l'amour .....	59
4. Folie féminine, folie masculine .....	75
<b>II. SEXUALITE ET PERVERSION</b>	
1. Ordination de la castration et choix du sexe .....	89
2. Choix du sexe et perversion .....	107
3. Perspective sur l'agencement des homosexualités .....	119
<b>III. LE DESIR SEXUEL</b>	
Le désir est-il le désir sexuel? .....	147
1. Spécificité du désir sexuel féminin .....	149
2. Le désir sexuel masculin, le passage à l'hétérosexualité .....	175
3. Rencontre du désir sexuel féminin et masculin	
Le clivage amour/désir .....	195
4. Cause du désir et obscénité .....	209
<b>IV. LE DISPOSITIF ANALYTIQUE ET LE PROBLEME DE SES EFFETS SUR LA JOUISSANCE SEXUELLE</b>	
1. Contre toute attente, et par malentendu .....	225
2. Du père à l'homme .....	237

3. Conséquences sur la jouissance féminine ..... 245  
4. Découverte de la causalité du désir sexuel ..... 253

## V. LE CHAMP DES JOUISSANCES

1. Ordonnancement des jouissances ..... 263  
2. Preuve par la jouissance supplémentaire ..... 277

*Achevé d'imprimer en octobre 2004  
sur les presses de l'imprimerie Maury Eurolivres  
45300 Manchecourt*

— N° d'imprimeur : 04/10/110069. —  
— N° d'éditeur : FH132306. —  
Dépôt légal : avril 1995.

*Printed en France*

Extrait de la publication